

## Marguerite Yourcenar et Charles Du Bos

Étude de leur correspondance aux États-Unis et de son implication sur  
l'écriture des *Nouvelles orientales* (1938)<sup>112</sup>

Yumiko MURANAKA

Charles Du Bos (1882-1939), critique littéraire et essayiste catholique, a laissé une correspondance volumineuse avec de grands écrivains de l'époque, surtout liés au milieu de la *NRF*, comme André Gide, Jacques Rivière ou Jean Paulhan. Parmi ses correspondants, se trouve aussi Marguerite Yourcenar (1903-1987). En effet, dans le numéro spécial des *Cahiers Charles Du Bos*, « un choix des plus belles lettres que Du Bos a reçues à l'occasion de ses livres ou de ses articles<sup>113</sup> » reprend notamment l'extrait d'une lettre écrite par celle qui n'était pas encore, à l'époque de cette missive, l'auteur des *Mémoires d'Hadrien* (1951).

Les lettres entre Marguerite Yourcenar et Charles Du Bos ne sont pas nombreuses. Néanmoins, elles méritent d'être analysées, dans la mesure où elles permettent d'éclairer en partie une amitié littéraire qui est encore peu étudiée, mais qui a pourtant exalté l'écrivain franco-belge pendant les années 1930.

Le caractère plus ou moins insulaire de Yourcenar a souvent été mis en évidence, aussi bien dans l'étude de son œuvre que dans l'histoire littéraire. En tant qu'écrivain, elle-même a d'ailleurs toujours préféré rester nomade, plutôt que d'intégrer une secte ou un groupe littéraire précis. Cependant, elle n'en demeure pas moins inscrite dans son temps et, à ce titre, afin d'appréhender au mieux

---

<sup>112</sup> Cet article a été rédigé suite à une recherche documentaire menée au sein des archives de Marguerite Yourcenar, qui se trouvent à la Houghton Library de l'Université de Harvard. Je remercie sincèrement l'Université catholique de Louvain (FSR, Fonds spéciaux de recherche), qui a financé ce séjour, et Mesdames Susan Halpert et Heather Cole, qui m'ont aidée pendant la recherche sur place et permis de citer une lettre.

<sup>113</sup> *Cahiers Charles Du Bos*, n° 9, numéro spécial, Paris, Société des amis de Charles Du Bos, novembre 1964, p. 3.

son monde scriptural, il convient de resituer cet auteur dans le contexte temporel et littéraire qui lui est contemporain.

Nous examinerons ici la relation entre Marguerite Yourcenar et Charles Du Bos, à partir de la correspondance qu'ils ont échangée entre 1937 et 1938. Ces lettres sont aujourd'hui déposées à la Houghton Library de l'Université de Harvard, qui regroupe la majorité des archives d'écriture de l'auteur franco-belge, minutieusement conservées auparavant par Grace Frick, compagne, traductrice et première archiviste de l'écrivain<sup>114</sup>. Comme de nombreuses lettres rédigées par Yourcenar dans les années 1930 n'ont souvent pas été conservées, les rares missives que l'on possède de cette époque prennent une importance capitale<sup>115</sup>. Cela est d'autant plus vrai que ces mêmes années trente constituent un moment crucial pour la création de Yourcenar, étant donné que, d'une part, la romancière apparaît, à l'époque, nettement moins à l'écart de la vie littéraire, notamment lorsqu'elle fréquente Paris, et que, d'autre part, elle se rend pour la première fois aux États-Unis, sans savoir qu'elle y restera toute sa vie dès 1939. L'étude de la correspondance de Yourcenar des années trente permet donc d'approcher autrement cette décennie essentielle pour l'écrivain et, dans le cas des lettres échangées avec Charles Du Bos, elle offre de nouvelles perspectives critiques sur son recueil *Nouvelles orientales*.

## Le catholicisme et l'hellénisme chez Yourcenar

---

<sup>114</sup> Une partie de ces lettres est également conservée dans la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet à Paris.

<sup>115</sup> La correspondance entre Marguerite Yourcenar et Charles Du Bos a été retrouvée par Michèle Leleu, au cours de la préparation d'un ouvrage sur Du Bos. Après avoir découvert les lettres de Yourcenar à Du Bos, cette chercheuse a contacté l'écrivain franco-belge en 1964 et lui a renvoyé la copie des lettres, qui ont ensuite été conservées dans les archives de Yourcenar à la Houghton Library de l'Université de Harvard. Pour une partie de la correspondance entre Yourcenar et Michèle Leleu, voir Marguerite Yourcenar, *Lettres à ses amis et quelques autres* [abr. *Lettres*], Michèle Sarde, Joseph Brami et Elyane Dezon-Jones (éd.), Paris, Gallimard, « Folio », 1995, p. 266-271, 274-275.

À première vue, il n'est pas aisé de comprendre pourquoi Yourcenar a volontairement voulu garder le contact avec Charles Du Bos, qui a pour préoccupation principale, à l'époque, la question du catholicisme, à laquelle l'écrivain franco-belge ne s'intéresse pas nécessairement. Il faut alors sans doute se tourner vers le milieu éditorial pour saisir les raisons de ce lien. En effet, au moment de cette correspondance, la préparation du recueil *Nouvelles orientales*, composé de récits publiés auparavant dans différentes revues, est justement en cours et elle met Yourcenar en contact avec Paul Morand et Emmanuel Boudot-Lamotte, qui appartiennent tous les deux à la *NRF*. En raison des accointances de Charles Du Bos avec cette même revue, il est permis de supposer que la romancière a voulu renforcer, à travers sa correspondance avec ce critique, sa relation naissante avec la *NRF*.

Dans une lettre, Yourcenar indique qu'elle a seulement eu deux fois l'occasion de rencontrer personnellement Charles Du Bos<sup>116</sup>. Cependant, leur correspondance est loin d'être froide et impersonnelle, dans le sens où l'auteur franco-belge y avoue « une incertitude sentimentale<sup>117</sup> », qu'elle ne mentionne pas ailleurs. Dans une lettre à Charles Du Bos, rédigée deux mois après son premier départ pour les États-Unis, Yourcenar en vient ainsi à formuler sa pensée sur le statut du catholicisme. Même si elle admet qu'« [a]u sens strict du mot, le problème de l'angoisse religieuse n'existe pas pour [elle] », elle affirme :

Mais avec l'hellénisme dont il figure dans ma pensée tout à la fois le complément et le correctif, le catholicisme représente à mes yeux une des rares valeurs que notre temps n'ait pas complètement réussi à ébranler. De plus en plus, dans le désordre actuel (et perpétuel) du monde, j'en arrive à voir dans la tradition catholique une des parts les

---

<sup>116</sup> Dans une lettre datée du 10 octobre 1964, qu'elle adresse à Michèle Leleu, Yourcenar affirme d'abord qu'elle a rencontré Charles Du Bos trois fois, mais elle se corrige dans une lettre ultérieure, à ce jour inédite, qu'elle écrit à la même Michèle Leleu, à la date du 29 novembre 1964. BMS Fr 372 (960), Houghton Library, Harvard University.

<sup>117</sup> Josyane Savigneau, *Marguerite Yourcenar. L'invention d'une vie*, Paris, Gallimard, « Folio », 1990, p. 195.

plus précieuses de notre complexe héritage, infiniment plus étendue même que le domaine strict de la croyance, et la disparition ou l'émiettement de ces traditions au profit d'un grossier idéalisme de force, de race, ou de foule, me paraît un des pires dangers de l'avenir<sup>118</sup>.

Cette déclaration montre bien que l'attrait de Yourcenar pour l'hellénisme n'est pas dénué d'un certain souci à l'égard de sa propre époque, suivant une articulation qui amène à relativiser le lien trop strict qui est souvent établi entre l'hellénisme de l'auteur et sa posture hors du temps.

Il faut de plus noter que cette remarque de Yourcenar apparaît juste après le moment, crucial à ses yeux, où elle a renouvelé sa connaissance de la Grèce à travers son voyage, qui est venu compléter son appréhension jusque-là uniquement livresque de ce pays et de sa culture. André Fraigneau, éditeur et écrivain, a en effet permis à la jeune romancière de voyager en Grèce avec Andreas Embrikos (1901-1975), poète et psychanalyste grec. C'est d'ailleurs à ce compagnon de voyage que sont dédiées les *Nouvelles orientales*, sur lesquelles nous allons revenir plus tard.

Toutefois, même s'il est ici complété et corrigé par l'hellénisme, le christianisme ne semble pas être un objet de réflexion central dans l'écriture de Yourcenar. Il faut dès lors chercher ailleurs ce qui amène l'écrivain à poursuivre son échange épistolaire avec Du Bos, pendant les deux dernières années de la vie de celui-ci.

### **Le dépassement d'un écrivain européen aux États-Unis et l'« isolement moral »**

Si le catholicisme n'a pas une importance aussi significative pour Yourcenar que pour l'essayiste chrétien, il convient peut-être de

---

<sup>118</sup> Lettre de M. Yourcenar à C. Du Bos, datée des 21-23 décembre 1937, fonds Harvard et fonds Jacques Doucet. L'extrait de cette lettre est repris dans les *Cahiers Charles Du Bos*, *op. cit.*, p. 53-54. Il est également reproduit dans Savigneau, *op. cit.*, p. 193-194, et dans Yourcenar, *Lettres*, *op. cit.*, p. 62.

trouver dans leur situation géographique respective un lien plus profond entre les deux auteurs. En effet, lors de son premier échange avec la romancière, Du Bos lui fait savoir qu'il a accepté un poste de professeur à l'Université de Notre-Dame, à South, dans l'État de l'Indiana<sup>119</sup>. Quant à Yourcenar, c'est depuis New Haven, où elle passe, sur invitation de Grace Frick, l'hiver 1937-1938, qu'elle rédige sa première lettre à Du Bos. Ces villes se trouvent toutes les deux dans l'Est de l'Amérique. La romancière indique d'ailleurs dans une lettre à son aîné qu'« [i]l a fallu [leur] double arrivée aux États-Unis pour amener entre [eux] cet échange de lettres qui restera sans doute pour [elle] l'un des plus précieux acquis de [son] séjour [aux États-Unis]<sup>120</sup> ». C'est donc leur situation d'expatriés littéraires européens sur le sol américain qui rapproche Yourcenar de Du Bos. Josyane Savigneau, auteur d'une biographie de Yourcenar, renforce cette idée, en affirmant que la raison pour laquelle le jeune écrivain cherche à prendre contact avec Du Bos s'explique par « son désir [=de Yourcenar] d'être plutôt en relation avec des Européens qu'avec des Américains<sup>121</sup> ».

La romancière, après s'être affligée, tout au long de sa lettre à Du Bos, « du dépaysement absolu » que signifie l'installation de celui-ci dans une ville américaine, ajoute encore un post-scriptum à cette missive. Dans celui-ci, elle s'inquiète de l'humeur d'un ami grec, Constantin Dimaras (1904-1992), avec lequel elle traduit des poèmes de Constantin Cavafy, poète grec contemporain<sup>122</sup>, et pour lequel elle cherche à obtenir un poste en Amérique<sup>123</sup>. Ayant d'abord indiqué que Dimaras, qui vient de se convertir au catholicisme, souffre d'un « sentiment d'isolement moral », découlant de cette conversion, elle

---

<sup>119</sup> *Lettres, op. cit.*, p. 60.

<sup>120</sup> *Ibid.*

<sup>121</sup> Savigneau, *op. cit.*, p. 192.

<sup>122</sup> Concernant la co-translation par Yourcenar et Constantin Dimaras des poèmes de Constantin Cavafy, voir l'article d'André Tourneux, « *Présentation critique de Constantin Cavafy* (Gallimard, 1958). Genèse et réception d'une œuvre de Marguerite Yourcenar », *Bulletin de la Société internationale d'études yourcenariennes (SIEY)*, n° 27, décembre 2006, p. 113-242.

<sup>123</sup> *Lettres, op. cit.*, p. 64.

demande l'avis de Du Bos quant à la situation de son ami<sup>124</sup>. Ainsi, à cette époque, Yourcenar baigne pleinement dans un contexte de solitude : à son exil géographique et culturel solitaire, elle ajoute l'isolement religieux de cet ami proche, qu'elle ressent très fortement.

Du Bos répond à la jeune romancière dans une lettre datée du 12 avril 1938, en lui expliquant d'abord ce que signifie la vie américaine pour lui :

Je suis très touché du conseil que vous me demandez au sujet de votre ami et en même temps assez embarrassé quant à la réponse à faire. D'autant que je doute qu'à cet égard mon expérience personnelle puisse être valable pour d'autres. Ce que je veux dire, c'est que l'Amérique me convient pour des motifs qui pour un autre seraient peut-être une contre-indication. Si l'on se trouve bien de vivre sur soi et rien que sur soi, l'Amérique offre cet avantage d'être un terrain neutre presque idéal [*sic*]. Anywhere out of the world : vous vous souvenez de ce cri nostalgique du pauvre Poe, cri proféré ici même, et dicté sans doute en partie par l'horreur que lui inspirait the world sous les espèces de l'Amérique précisément : or par une étrange contradiction l'Amérique m'apporte justement cet anywhere : si je ne souffre pas de semblable neutralité, et peut-être au contraire, c'est parce que je suis de plus en plus fidèle à ce qu'exprime la phrase de Keats : « The Soul has enough to do in its own home »<sup>125</sup>.

---

<sup>124</sup> *Lettres, op. cit.*, p. 64-65.

<sup>125</sup> Lettre inédite de C. Du Bos à M. Yourcenar, datée du 12 avril 1938. bMS Fr 372 (234), Houghton Library, Harvard University. Passages soulignés par Du Bos. Transcription par l'auteur de cet article. Cette même lettre, ainsi qu'une version probablement antérieure de celle-ci, sont également conservées dans la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet à Paris. Grâce à de tels documents, il est possible d'observer l'avant-texte de cette missive, qui se présente sous la forme suivante : « Anywhere out of the world : au lendemain de mon arrivée [*sic*] ici j'employais la formule du pauvre Poe pour résumer mon impression : de cela, Poe a terriblement souffert ; [...] » (Fonds Jacques Doucet, Ms 38459, la phrase est soulignée par Du Bos). Ces phrases ont ensuite été biffées à la main par Du Bos lui-même, qui a écrit, au-dessus des segments barrés, la version définitive des passages tels qu'ils ont été lus par Yourcenar.

Du Bos souligne un effet très particulier que l'exil aux États-Unis a sur lui, puisque, loin de provoquer la solitude, ce dépaysement lui offre au contraire « un terrain neutre presque idéal », propice à ses propres travaux. Un tel bénéfice n'est cependant possible que dans un renversement par rapport à Poe. Selon l'essayiste chrétien, Poe assimile le monde qui lui fait horreur à l'Amérique, précisément parce qu'il en est originaire. À l'inverse, en tant qu'Européen, Du Bos ne développe pas un tel lien avec l'Amérique et il peut à ce titre y trouver une neutralité d'environnement, qui lui permet de vivre dans son propre monde intérieur.

Par ailleurs, il faut noter que Du Bos ne mentionne les références ni du vers « Anywhere out of the world », désigné ici uniquement comme le « cri nostalgique du pauvre Poe », ni de la phrase de Keats. Afin de mieux saisir la pensée du critique exilé, il convient néanmoins d'examiner l'origine de ces citations.

Tant qu'on la lit dans la lettre de Du Bos, la phrase « Anywhere out of the world » ne semble exprimer qu'une simple nostalgie, c'est-à-dire une attirance pour un lieu où l'on ne se trouve pas. Cependant, la source probable de cette expression révèle un autre sens plus profond. Ainsi, si la phrase en question se trouve bien dans le texte de Poe, « The Poetic Principle » (1850)<sup>126</sup>, elle est en réalité tirée d'un poème qu'il cite, « The Bridge of Sighs », écrit par Thomas Hood (1798-1845), poète anglais. Dans le contexte de ce poème, la strophe, « Anywhere, anywhere / Out of the world ! », représente l'autre monde, la mort ; il est sans doute difficile de déceler ce sens dans la lettre de Du Bos.

Concernant cette deuxième signification, il existe une autre référence possible. La phrase en question aurait en effet dû aussi rappeler à Yourcenar un poème en prose de Baudelaire, inclus dans *Le Spleen de Paris*, et intitulé justement « Any where [*sic*] out of the

---

<sup>126</sup> Edgar Allan Poe, « The Poetic Principle », *Sartain's Union Magazine*, October, 1850. Repris dans *The Complete Works of Edgar Allan Poe*, James A. Harrison (éd.), Vol. XIV, New York, Kelmescott Society, 1902, p. 285-286. La version informatique de ces volumes se trouve sur le site suivant : <http://www.eapoe.org/works/harrison/jah14e22.htm>.

world — N'importe où hors du monde » (1867). Dans ce poème, le moi lyrique dialogue avec sa propre âme, en lui soumettant les villes dans lesquelles il rêve de se rendre, comme Lisbonne ou Rotterdam. Mais celle-ci finit par lui répondre sans cœur :

Enfin, mon âme fait explosion, et sagement elle me crie : « N'importe où ! n'importe où ! pourvu que ce soit hors de ce monde ! »<sup>127</sup>

Baudelaire reprend aussi le titre de ce poème au « Bridge of Sighs » de Thomas Hood, qu'il a traduit en avril 1865<sup>128</sup>. Le poète semble se trouver entre le désabusement et la « nostalgie du pays qu'on ignore », un sentiment fort comme la « maladie fiévreuse<sup>129</sup> ».

Ensuite, pour la citation de Keats, il suffit de reprendre la phrase entière dont elle provient : « The Soul is a world of itself and has enough to do in its own home<sup>130</sup> ». Grand admirateur du poète anglais<sup>131</sup>, Du Bos a sans doute l'intention de se rapprocher, par son

---

<sup>127</sup> Baudelaire, *Œuvres complètes*, I, Claude Pichois (éd.), Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1990 [1975], p. 357.

<sup>128</sup> *Ibid.*, p. 1348.

<sup>129</sup> *Id.*, « L'Invitation au voyage », *ibid.*, p. 302. Dans le cahier manuscrit inédit de Michel de Crayencour, le père de Yourcenar, conservé dans les archives de l'écrivain à la Houghton Library de l'Université de Harvard, ce poème de Baudelaire est copié parmi un choix de soixante-quinze poèmes (MS Fr 372.2 [843]). Il est donc certain que, dans sa jeunesse, Yourcenar a lu ce poème. Rappelons aussi que l'écrivain cite des extraits de poèmes de Baudelaire, et notamment du « Voyage » qui figure dans *Les Fleurs du Mal*, au sein de son essai intitulé « Voyages dans l'espace et voyages dans le temps », lui-même issu d'une conférence donnée à l'Institut français de Tokyo le 26 octobre 1982 (Yourcenar, *Essais et mémoires* [abr. *EM*], Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », p. 699-701). Voir l'article de Kajsa Andersson, « Marguerite Yourcenar et l'héritage poétique paternel », dans *Marguerite Yourcenar et l'univers poétique*, actes du colloque international de Tokyo (9-12 septembre 2004), textes réunis par Osamu Hayashi, Naoko Hiramatsu et Rémy Poignault, Clermont-Ferrand, SIEY, 2008, p. 97. Andersson y suggère la présence fréquente de Baudelaire dans toute l'œuvre de Yourcenar.

<sup>130</sup> Lettre de John Keats (1795-1821) à John Hamilton Reynolds (1784-1852), datée du 24 août 1819, reprise dans J. Keats, *Selected Letters of Jean Keats*, revised ed., Grant F. Scott (éd.), Cambridge, Harvard University Press, 2002, p. 329. Traduction française : « L'Âme est un monde à elle seule et elle a assez à faire dans son propre foyer [...] » (J. Keats, *Lettres à Fanny et autres correspondances*, trad. par Robert Davreu, Paris, Belin, 2010, p. 438). Ajoutons à ce sujet qu'à la Houghton Library de l'Université de Harvard, se trouve la collection John Keats.

<sup>131</sup> *Cahiers Charles Du Bos*, 9, *op. cit.*, p. 2.

exil, de la limpidité que Keats, mort jeune, loin de son pays natal, prête à l'âme.

Revenons à la lettre de Du Bos. Il poursuit :

Mais vous craignez pour votre ami l'« isolement moral » : comment le lui épargner ici ? À moins — ce dont je n'ai pas besoin de vous dire combien je me réjouirais — que nous puissions le caser à l'Université de Notre Dame dont le catholicisme est libre d'étroitesse, et où il bénéficierait du voisinage de la plus admirable religieuse que j'aie jamais rencontrée, et qui est notre amie intime, Sister M. Madeleva, Présidente de Saint Mary's College, le collège de jeunes filles où depuis janvier je professe, où l'atmosphère de vie religieuse (nous y allons chaque matin à la Messe) est si recueillie, si douce, et accompagnée d'une parfaite aisance : Sister Madeleva est par surcroît une poétesse d'un don très rare. Réfléchissez. Je suis tout à la disposition de votre ami si je puis être de quelque utilité<sup>132</sup>.

En affirmant que l'isolement est inévitable, l'essayiste catholique insiste sur la nécessité pour l'âme de trouver la paix religieuse, que lui-même a obtenue dans son nouvel environnement. Se montrant d'accord sur cette idée, Yourcenar lui répond :

Comme vous, j'apprécie chaque jour davantage la sérénité de la retraite américaine. Il est curieux, et bien contraire à la légende des États-Unis, que ce soient précisément ces occasions de recueillement, de détachement, et de paix, que nous ayons cherchées, et trouvées ici<sup>133</sup>.

Apparemment, Yourcenar admet elle aussi cette valeur positive du séjour américain. Or, quand on considère ses *Nouvelles orientales*, publiées deux mois avant cet échange épistolaire, il semble que ce recueil développe plutôt un regard désabusé qui se rapproche davantage de la position de Poe et de Baudelaire, laquelle exprime à la fois l'attrait pour le « n'importe où hors de ce monde » et la désillusion.

---

<sup>132</sup> Lettre inédite de C. Du Bos à M. Yourcenar, datée du 12 avril 1938, *op. cit.*

<sup>133</sup> Lettre de M. Yourcenar à C. Du Bos, datée du 27 avril 1938, dans *Lettres, op. cit.*, p. 68.

## *Nouvelles orientales*, entre nostalgie et désabusement

Les œuvres de Yourcenar écrites dans les années trente (essentiellement entre 1932 et 1939) se distinguent parfois de celles qu'elle a rédigées avant et après cette époque, par le biais d'un style « chatoyant et orné », qui semble loin de « la limpidité tonale » de son premier roman, *Alexis ou le Traité du vain combat* (1929), et de l'expression dense des œuvres de la maturité, comme *Mémoires d'Hadrien* ou *L'Œuvre au Noir* (1968)<sup>134</sup>. Ce style particulier se double encore de spécificités thématiques, elles aussi propres à cette décennie. Cette double particularité s'explique souvent par « une crise passionnelle<sup>135</sup> » vécue par Yourcenar et par ses « années grecques », comme elle-même les appelle<sup>136</sup>. À ces deux éléments, on peut ajouter, comme clé pour la lecture des *Nouvelles orientales*, l'impact qu'a eu sur Yourcenar son premier séjour aux États-Unis, et qu'elle formule dans son échange épistolaire avec Du Bos.

### Dépaysement et amitié : les *Nouvelles orientales* comme charnière

Le recueil des *Nouvelles orientales* joue un rôle véritablement structurant dans l'amitié entre Yourcenar et Charles Du Bos. Comme on l'a déjà dit, le début de leur correspondance est contemporain de la publication dudit recueil, que Yourcenar espérait favoriser en renforçant ses liens avec la NRF. Cependant, loin de simplement créer une amitié entre l'écrivain et le critique, les *Nouvelles orientales*, une fois publiées, contribuent encore à renforcer cette même amitié. Dans une des lettres qu'il adresse à la romancière, Du

---

<sup>134</sup> Anne-Yvonne Julien, « *Nouvelles orientales* » de Marguerite Yourcenar, Paris, Gallimard, « Foliothèque », p. 17.

<sup>135</sup> Voir Savigneau, *op. cit.*, p. 141-179. En effet, les œuvres majeures de Yourcenar dans les années 1930, comme les *Feux* (1936 pour la première édition) ou *Le Coup de Grâce* (1939), présentent un caractère autobiographique. Selon Savigneau et d'autres spécialistes de l'œuvre de Yourcenar, *Le Coup de Grâce* est notamment issu d'un amour impossible entre la romancière et André Fraigneau, qui est homosexuel. Yourcenar a mis un terme à sa passion pour lui, en la transposant dans le personnage féminin du roman, Sophie. À la fin du roman, celle-ci est tuée par Éric, le protagoniste-narrateur qu'elle aime, mais qui, lui, n'éprouve de l'amour que pour les hommes, à l'image de Fraigneau.

<sup>136</sup> Julien, *op. cit.*, p. 18.

Bos n'hésite d'ailleurs pas à déclarer son admiration pour le recueil de Yourcenar, tandis que, de son côté, celle-ci recopie, à plusieurs reprises, les mots d'admiration qu'elle reçoit de son aîné et conserve précieusement ses tapuscrits<sup>137</sup>. Dans l'esprit et la vie de Yourcenar, l'amitié avec Du Bos et les *Nouvelles orientales* se font, donc, durablement un écho mutuel.

Un tel écho est particulièrement significatif, dans le parcours de Yourcenar, pour l'assimilation qu'il autorise entre le critique et ce recueil sous le signe de la charnière. En effet, les années 30 marquent un tournant pour l'écrivain franco-belge, qui débute, à cette époque, la période nomade de son existence<sup>138</sup>. Comme Yourcenar l'avoue, d'ailleurs, dans sa lettre à Du Bos, datée des 21-23 décembre 1937, « depuis plusieurs années [s]a vie se partage entre Paris et le Proche-Orient<sup>139</sup> ». À ces deux pôles, il faut encore ajouter Capri, où elle achève *Le Coup de Grâce*, et les États-Unis, dont nous traitons justement. Bref, auteur en mouvement, Yourcenar se détache progressivement du berceau parisien pour se lancer à la découverte de nouveaux territoires. Ainsi, à l'image de Du Bos qui est parvenu, aux yeux de l'auteur, à concilier le Vieux Monde, dont elle et lui proviennent, et le Nouveau Monde, les États-Unis, où tous deux sont désormais installés, la rédaction des *Nouvelles orientales* cherche à articuler les nouveaux horizons fictionnels que Yourcenar commence à explorer, avec son premier univers littéraire. À ce titre, l'essayiste et le recueil jouent bien une fonction de transition essentielle dans l'itinéraire de vie et d'écriture de l'écrivain franco-belge.

## L'« Orient » comme notion floue géographiquement

---

<sup>137</sup> Il s'agit d'une lettre de C. Du Bos, datée du 12 avril 1938 et adressé à M. Yourcenar, *op. cit.* Pour leur part, les tapuscrits sont également conservés à la Houghton Library de l'Université de Harvard : bMS Fr 372 (234).

<sup>138</sup> Si Yourcenar avait déjà été habituée, dans son enfance, à mener la vie errante que lui imposait son père, le nomadisme dont il est ici question est fort différent, puisqu'il relève véritablement du seul choix de l'auteur.

<sup>139</sup> Lettre de M. Yourcenar à C. Du Bos, datée des 21-23 décembre 1937, *Lettres, op. cit.*, p. 60.

Le recueil de Yourcenar, *Nouvelles orientales*, reprend la version finale de dix nouvelles, qui ont principalement pour sources les diverses fables et légendes rencontrées par la jeune romancière lors de son voyage en Grèce et sur les mers Égée et Noire, entre 1935 et 1937<sup>140</sup>. Il est surprenant que ce recueil, qui porte l'adjectif « oriental<sup>141</sup> », se termine par le récit intitulé « La Tristesse de Cornélius Berg », qui décrit un peintre hollandais et fictif du XVII<sup>e</sup> siècle. L'inclusion de ce dernier récit ne signifie pourtant pas que la nouvelliste est indifférente à l'harmonie du recueil. Yourcenar justifie au contraire son choix dans le post-scriptum rédigé en 1978 :

[...] *La Tristesse de Cornelius Berg* (*Les Tulipes de Cornelius Berg* dans le texte d'autrefois) avait été conçu comme devant servir de conclusion à un roman laissé jusqu'ici inachevé<sup>142</sup>. Nullement oriental,

<sup>140</sup> Comme pour ses autres œuvres, Yourcenar précise les sources de chaque nouvelle dans le « Post-scriptum de 1978 », placé à la fin du recueil (Yourcenar, *Œuvres romanesques* [abr. OR], Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 2008 [1982], p. 1248).

<sup>141</sup> Il faudra un autre lieu pour examiner de plus près la définition de l'Orient chez Yourcenar. Contentons-nous ici de citer une phrase de l'écrivain, tirée de son entretien avec Mathieu Galley : « Le titre [= *Les Nouvelles orientales*] est un peu ambigu : j'avais sans doute pensé aux *Nouvelles occidentales* [sic] de Gobineau ; mais après tout la Grèce et les Balkans, c'est déjà l'Orient, du moins pour le XVIII<sup>e</sup> ou le XIX<sup>e</sup> siècle. Pour Delacroix, pour Byron, en effet, les Balkans se ressentent d'avoir été longtemps terre d'Islam » (Yourcenar, *Les Yeux ouverts*, Paris, Centurion, 1980, p. 108). L'ouvrage de Gobineau que la romancière cite ici semble en réalité les *Nouvelles asiatiques* (1876). La conception que Yourcenar se fait de l'Orient devrait être examinée, à suivre les mots de l'écrivain, en relation avec celle propre au XIX<sup>e</sup> siècle, qui peut se résumer par le paradigme de la Méditerranée orientale. Sur le voyage en Orient au XIX<sup>e</sup> siècle, voir Jean-Claude Berchet, « Introduction », *Le Voyage en Orient*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1985, p. 3-20 ; Christine Peltre, *Dictionnaire culturel de l'Orientalisme*, Paris, Hazan, 2008. Sur la thématique de l'Orient en général chez Yourcenar, nous nous référons en particulier aux articles suivants : Rémy Poignault, « Yourcenar et l'Orient », dans *Bulletin de la SIEY*, n° 16, mai 1996, p. 25-33 ; Osamu Hayashi, « L'imaginaire orientaliste chez Marguerite Yourcenar », dans *Marguerite Yourcenar écrivain du XIX<sup>e</sup> siècle ?*, actes du colloque international de Thessalonique, Université Aristote (2-4 novembre 2000), Georges Fréris et Rémy Poignault (éd.), Clermont-Ferrand, SIEY, 2004, p. 241-249. L'auteur de l'article remercie vivement M. le Professeur Yoshikazu Nakaji, qui lui a rappelé le contexte dans lequel le terme « Orient » est utilisé chez les écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle, et Mme le Professeur Sophie Basch, qui lui a fourni des références précieuses.

<sup>142</sup> Il s'agit d'un roman intitulé *Une belle matinée* et placé à la fin d'un recueil de romans de Yourcenar, qui a pour titre *Comme l'eau qui coule* (1981) (Beatrice Ness, *Mystification et créativité dans l'œuvre romanesque de Marguerite Yourcenar. Cinq lectures génétiques*,

sauf pour deux brèves allusions à un voyage de l'artiste en Asie Mineure (et l'une d'elles est elle-même un ajout récent), ce récit n'appartient guère, en somme, à la collection qui précède. Mais je n'ai pas résisté à l'envie de mettre en regard du grand peintre chinois, perdu et sauvé à l'intérieur de son œuvre, cet obscur contemporain de Rembrandt méditant mélancoliquement à propos de la sienne<sup>143</sup>.

Cet extrait manifeste clairement la préoccupation de Yourcenar quant à la cohérence de son recueil. L'auteur insiste, en ce sens, sur la symétrie entre les figures des peintres chinois et hollandais, dont les récits se trouvent respectivement mis au début et à la fin du recueil<sup>144</sup>. Malgré les modifications plusieurs fois apportées, pendant quarante ans, à la composition du recueil, depuis sa première publication en 1938, la place de la nouvelle du peintre hollandais demeure ainsi justifiée.

### **Le regard désabusé d'un personnage-peintre**

Au nom de cette cohérence revendiquée par Yourcenar elle-même, il faut, dès lors, de se demander quels sont les éléments qui lient justement ce récit peu oriental qu'est « La Tristesse de Cornélius Berg » à la première nouvelle du recueil et qui, *ipso facto*, justifient son intégration dans le volume des *Nouvelles orientales*. Pour répondre à ce questionnement, il convient de noter qu'à la fin de « La Tristesse de Cornélius Berg », le personnage du peintre hollandais soupire en déplorant :

« Dieu est le peintre de l'univers. »

Et, avec amertume, à voix basse :

« Quel malheur, monsieur le syndic, que Dieu ne se soit pas borné à la peinture des paysages. »<sup>145</sup>

---

Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1994, p. 79).

<sup>143</sup> Yourcenar, *OR*, p. 1248.

<sup>144</sup> Il existe quatre éditions différentes de ce recueil (1938, 1963, 1973, 1978). Pour la genèse de sa composition, voir Ness, *op. cit.*, p. 78-79.

<sup>145</sup> Yourcenar, « La Tristesse de Cornélius Berg », *OR*, p. 1246.

Le peintre, qui contemple son passé constitué de nombreux voyages, ne se souvient plus que de « [l]'Orient sordide, [du] Sud débraillé, des expressions d'avarice, de sottise ou de férocité notées sous tant de beaux ciels, [d]es gîtes misérables, [d]es honteuses maladies, [d]es rixes à coups de couteau sur le seuil des tavernes, [du] visage sec des prêteurs sur gages et [du] beau corps gras de son modèle, Frédérique Gerritsdocher, étendu sur la table d'anatomie à l'école de médecine de Fribourg<sup>146</sup> ». La désillusion de ce personnage fait ainsi écho à celle de l'empereur qui dirige, pour sa part, sa rancune contre un peintre, dans la nouvelle placée au début du recueil, « Comment Wang-Fô fut sauvé ? » :

« [L]e monde n'est qu'un amas de taches confuses, jetées sur le vide par un peintre insensé, sans cesse effacées par nos larmes. »<sup>147</sup>

La période de rédaction de cette nouvelle coïncide avec les années grecques de Yourcenar, qui était éblouie par la lumière de la Méditerranée. Cependant, le sentiment de vide éprouvé à l'égard du monde, et ici représenté à travers la voix de l'empereur esthète, n'est pas négligeable, y compris pour l'appréhension du reste des nouvelles du recueil. En effet, la plupart des *Nouvelles orientales* décrivent d'abord la cruauté de l'être humain, laquelle est partout présente dans les différents lieux du monde, quoique sous des formes diverses<sup>148</sup>. La désillusion offre dès lors au recueil une ligne directrice suivant laquelle il devient possible de lire et de rapprocher les différentes nouvelles qui le composent.

## Conclusion

« Anywhere, anywhere out of the world », ce souhait, entendu comme l'expression de la nostalgie et du désabusement, c'est-à-dire

---

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 1245.

<sup>147</sup> EAD, « Comment Wang-Fô fut sauvé ? », *OR*, p. 1177.

<sup>148</sup> Yourcenar renforce cette vision pessimiste du monde dans son essai, déjà mentionné, « Voyages dans l'espace et voyages dans le temps », *EM*, p. 693.

de deux forces tendant vers des directions différentes, semble s'actualiser dans les *Nouvelles orientales*. L'échange avec Du Bos permet ainsi en partie à Yourcenar d'organiser son recueil, selon ce point de vue double.

Néanmoins, il reste de nombreux points à examiner dans ce recueil. D'abord, la tension entre le christianisme et l'hellénisme doit être plus minutieusement analysée au sein de chaque nouvelle, et plus particulièrement dans « Le Sourire de Marko » et « La Fin de Marko Kraliévitich », qui dessinent tous deux un personnage des « frontières<sup>149</sup> », situé entre le monde des chrétiens et celui des dieux anciens.

Ensuite, il faudrait aussi étudier la relation entre ce recueil et les autres textes contemporains de l'auteur, comme *Denier du rêve* (1934), *Feux* (1936) et *Les Songes et les Sorts* (1938). L'écrivain affirme ainsi que ces œuvres des années trente témoignent « du désir de montrer l'intime emmêlement du mythe et de la vie<sup>150</sup> », et cette ambition n'est pas sans relation avec la tendance littéraire de l'époque, partagée par bien d'autres écrivains.

Enfin, à côté de la dette de Yourcenar à l'égard de Du Bos, la réflexion sur le mot latin *umbratilis*<sup>151</sup> permet aussi de mieux examiner leur position différente quant à la signification de l'expression « Anywhere out of the world », dans la mesure où Yourcenar manifeste son désaccord avec l'interprétation que Du Bos a fait du livre de *Marius L'Épicurien* de Walter Pater<sup>152</sup>, qui emploie justement ce mot latin au sein de son texte. La relation épistolaire entre ces deux auteurs appelle donc de nombreux prolongements, qui devront permettre d'en tirer tous les enjeux et toutes les implications possibles.

---

<sup>149</sup> Julien, *op. cit.*, p. 87.

<sup>150</sup> Yourcenar, « Chronologie », *OR*, p. XIX.

<sup>151</sup> Du Bos explique ce mot dans les notes des *Approximations* : « Nous n'avons pas de mot qui corresponde à *unworldly* (ni d'ailleurs à *umbratilis*) : le sens est "étranger au monde", "qui n'est pas de ce monde", mais avec la contrepartie d'une nuance positive : "le sentiment d'une vie dédiée" » (Du Bos, « Sur *Marius L'Épicurien* de Walter Pater », dans *Approximations*, préface de Michel Crépu, Paris, Éditions des Syrtes, 2000, p. 755).

<sup>152</sup> Savigneau, *op. cit.*, p. 300.